

Petits et grands éclats du plébéen.

La vision d'Alain Brossat.

Par Joachim Daniel Dupuis (Docteur en Philosophie).

« Il faut qu'une pièce éclate
pour que le retentissement
s'en prolonge au long
des siècles temporels. »
(Péguy, *Clio*, p.91)

La plèbe est le motif le plus éclatant de la pensée d'Alain Brossat. On sait qu'il lui a consacré plusieurs livres et de nombreux articles. Pour Brossat, le plébéen est autre chose que *le nom* qu'il désigne, c'est-à-dire autre chose que la catégorie politique de la plèbe opposée à celle des patriciens, comme la Rome antique en concevait le partage : le sang et le droit étaient alors les marques de l'Etat ou de l'Empire. Le plébéen, c'est aussi autre chose qu'un type social. Le plébéen *déborde* la société dans laquelle il se trouve, et est, en ce sens, inclassable.

A cet égard, trois fils entourent ce motif, qui se répondent et s'articulent avec une rigueur effarante. Le premier fil, politique, pointe la manière dont le plébéen, en tant qu'il occupe des positions qui excèdent le social, vient fendre *affectivement* les catégorisations politiques sur lesquelles nous nous appuyons la plupart du temps pour nous penser. C'est un double visage solaire, lunaire de la plèbe qui apparaît. Le second fil, plus historique, montre « la plèbe » soumise à la subalternité du pouvoir. Ce sont des visages éteints, marqués, voire les sans-visages des exclus. Le troisième fil dessine la manière dont Alain Brossat forge, tel Vulcain, des hétérochronies pour tenir bon contre le désastre¹, pour ne pas se laisser vaincre.

C'est une philosophie avec plein d'éclats et d'*humanité* que l'on voudrait présenter ici.

LE JOUR ET LA NUIT

Le plébéen a tout d'abord été présenté par Brossat dans deux livres séparés et publiés à dix ans d'intervalle, sous un double visage : l'un éclate au grand jour et l'autre sous la lueur de la nuit. Voyons comment s'opère cette différence de « magnitude », qui nous fait voir le plébéen sous des éclats si opposés.

Le soleil éclatant

C'est dans un premier livre intitulé *Le serviteur et son maître – essai sur le sentiment du plébéen* (2003) que Brossat inaugure ce thème de la plèbe.

Le thème de la plèbe n'est pas nouveau, on le trouve exprimé dans les pensées de Foucault² ou de Deleuze³ (devenir-peuple). Par rapport à ce dernier, Brossat semble s'en tenir,

¹ Etymologiquement lié à la perte de l'éclat d'une étoile, laquelle peut être vue comme la métaphore de l'humain.

² Michel Foucault, *La vie des infâmes*.

³ Gilles Deleuze, cours du 05/02/85 sur « la fabulation » ; *Qu'est-ce que la philosophie*, p.206.

au premier abord, à des « personnages », et non à des devenirs, et par rapport au premier, il semble considérer moins des êtres anonymes pris exceptionnellement dans la lumière du pouvoir que des personnages connus, qui plus est essentiellement « fictifs » (car empruntés à la littérature), en proie à des situations de subalternité. Mais comme Foucault, il choisit de parler moins de la plèbe comme d'une partie de la société que de cette frange d'individus qui *s'en descelle*. Il ne s'agit plus de considérer la société, d'un côté, et l'Etat, de l'autre, et d'examiner leurs conflits éventuels.⁴ Il s'agit de nous plonger dans un « champ de bataille », dont le plébéen serait l'élément perturbateur qui refuse l'absence d'égalité entre les maîtres et les autres. Comme Deleuze, il considère que ce personnage n'est pas identifiable, même s'il peut avoir une fonction sociale par ailleurs. Le plébéen n'est pas *un type*, au sens de Balzac, une figure qui ramasserait des traits reconnaissables (comme les personnages balzaciens), c'est « un personnage conceptuel »⁵.

Mais à y regarder de plus près, ce personnage se donne aussi de manière dispersée, et descellée des logiques de pouvoir (disciplinaires). On remarque ici une des tendances de la pensée de Brossat, *ne pas opposer* les auteurs, plutôt chercher à les coupler au niveau de leurs points limites. Quelques traits du plébéen s'actualisent dans des personnages de fiction, mais aucun d'entre eux ne peut les condenser. Le plébéen apparaît donc comme une sorte de « brouillard »⁶, une sorte de fulguration qui s'effectue dans des topographies, et selon des postures contre un pouvoir incarné. Ce qui caractérise donc avant tout le plébéen, c'est qu'il est entouré de « virtualités » qui ne s'effectuent jamais complètement, d'où la nécessité pour Brossat de dresser des portraits multiples, pour arriver, à force d'efforts, à localiser derrière des marges d'incertitude, son « état-des-choses ». Problème donc de position et aussi de vitesse, car le plébéen nécessite un réglage de l'attention, à certains détails qui peut en exclure d'autres. Ce qui frappe en tous cas celui qui capture l'effet, l'éclat, la lueur plébéenne d'un personnage, c'est qu'il tranche radicalement avec la topographie dans laquelle il s'inscrit. Le plébéen est « étrange » dans ses positions, dans ses postures, dans ses visées.

Son étrangeté est d'abord de positionnement, il ne se laisse pas commander. Il refuse d'être assigné à une place. L'étrangeté du plébéen tient aussi dans la considération de ses propres positions, et dans le choix d'un engagement qui vise à le *desceller* de sa place « d'en bas » où on veut l'y tenir. Il ne sera pas un domestique, ou plutôt, s'il a ce statut social, il ne recollera pas avec lui complètement, il y a comme du *jeu* qui s'installe. Le plébéen pense les conditions de sa subalternité, et la refuse, il la refuse en questionnant, en interpellant. Le caractère « solaire » des plébéens comme Jacques dans *Jacques le Fataliste* ou Figaro dans l'œuvre de Beaumarchais, se marque par la lutte permanente, la lutte pour des droits. A cet effet, les personnages de Figaro ou de Jacques (Diderot) sont capables de la plus grande éloquence, celle d'avoir repris la langue et les postures du maître, tout en sachant qu'il refuse cette position. C'est là sa posture principale. Il ne vise donc pas le renversement, il ne vise pas la révolution.

« La capacité d'esquive que manifeste Jacques dans le dialogue cité plus haut (« tout doux, monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser assommer ») signale cette entrée dans l'espace politique : il s'extrait hors du champ de la lutte des espèces (...) pour entrer dans le champ d'incertitude de la politique : son esquive dessine aussi une perspective de résistance – or, qu'est-ce que faire de la politique, en un sens moderne, sinon s'exercer à résister sans fin ? »⁷.

⁴On trouve aussi ce point de vue dans un autre texte d'Alain Brossat : Cf. *La plèbe. Des infâmes et des anonymes. Foucault libertaire*.

URL : <http://refractions.plusloin.org/spip.php?article86>.

⁵SSM, p.9.

⁶C'est une définition quantique du plébéen. Celui-ci est entouré de virtualités, ce pourquoi il a des intensités, des éclats multiples.

⁷SSM, p.68 et p.66 (pour la référence au dialogue).

En ce sens, le parcours du plébéien reste « dans la lumière », il est solaire, puisqu'il reste toujours en vue de son maître, alors que les domestiques ne sont jamais considérés du regard ; mais pour autant il ne veut pas devenir un maître. Ce qu'il veut, ce n'est donc pas parvenir au rang supérieur ou être reconnu par le maître comme un de ses pairs. Il s'agit de déjouer l'acte de maîtrise dans son injustice, là où elle est clairement la plus intolérable. L'arme du plébéien est la vérité, la capacité du dire-vrai, la *parrhèsia*. Ce n'est pas qu'une attitude éthique, elle est *politique*, elle permet de faire exister entre les deux bords, celui de l'aristocrate et celui de la servitude, qu'il existe quelque position qui ne suit pas le partage imposé de façon immémoriale.

Le plébéien est un personnage de la comédie, et non de la vindicte. Il n'affecte pas de haine revancharde. Il ne sera pas crépusculaire, comme les révolutionnaires, qui, en proclamant le nom du peuple, pour la défense de l'égalité, oublient la communauté des hommes. Il semble en effet qu'il faille se défendre absolument de toute assimilation avec la figure du révolutionnaire qui pose un Idéal d'égalité, en créant de l'inégalité, puisqu'il faut donner aux uns ce qui appartient à d'autres. C'est d'ailleurs pourquoi Brossat rappelle dans un autre livre *Les serviteurs sont fatigués (les maîtres aussi)*, écrit en 2013, que Marx a refusé de mettre le lumpenprolétariat dans le prolétariat⁸. Marx a refusé d'intégrer le plébéien dans sa lutte, puisque ce dernier n'a pas une position tranchée (il n'est pas dans *un* camp). Sur ce point, il semble que le marxisme, avec le concept de classe, ait *un point aveugle* pour penser le statut étrange du plébéien.

Ce que vise avant tout le plébéien, dans ce jeu complexe des positions, dans ses stratégies, c'est qu'en faisant des éclats, il peut arriver à « *s' imposer au maître comme un égal en tant qu'il est un homme* »⁹. Car le système des maîtres n'écoute que ceux qui ont la maîtrise, il faut donc lui montrer que l'on peut avoir un point de vue différent du sien, tout en l'obligeant à accepter un discours qu'il peut entendre. Il s'agit dans ce jeu de confrontation qui touche autant de la simulation que de l'aléa, de montrer le visage du peuple : « *humanité générique devient visible dans cette action polémique imaginée d'un serviteur qui se montre l'égal d'un maître* »¹⁰.

Il ne s'agit donc pas pour le plébéien de remettre en question le monde de l'Ancien-Régime, ses privilèges, mais tout au plus de faire éclater les inégalités, et les difficultés de vie de ceux qui sont en bas de l'échelle. Il cherche une forme d'émancipation, et cette émancipation apparaît comme tolérée par le maître, comme si ce dernier avait besoin de s'envisager avec une altérité, tant qu'il sait qu'elle ne va pas le défaire.

Physiologies lunaires

Dans un second livre, *Le plébéien enragé*, publié en 2013, Alain Brossat ré-enchaîne avec le concept de plébéien. En apparence, l'auteur veut comme s'autocorriger, ou plutôt réexaminer la question à l'aune d'un champ plus vaste, celui de la modernité, s'étant auparavant davantage centré sur la période de l'Ancien-Régime. Ce n'est donc pas à proprement parler une suite, ni un nouveau livre, c'est une complexification du personnage. Brossat s'aperçoit que les plébéiens « se descendent » davantage des topographies où ils évoluent : il ne s'agit pas de renverser, mais de se révolter, voire de détruire, de nier les patriciens dans ce qu'ils sont. L'écart entre plébéiens et patriciens s'intensifie, et les portraits nouveaux que Brossat nous présente, choisis presque essentiellement dans la littérature, avec quelques exemples tirés du cinéma, sont significatifs d'un changement d'atmosphère : les ténèbres ont remplacé le soleil, le drame s'est substitué à la comédie.

⁸SF, p.12.

⁹ SSM, p.21.

¹⁰SSM, p.23.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce livre magnifiquement écrit, c'est que si le plébéien a gardé son étrangeté, l'humanité semble disparaître de son horizon. Le voilà pris dans l'instabilité et dans l'incertitude sur ses propres sentiments. Rien ne va plus dans ce partage séculaire du peuple et des maîtres, mais le ressentiment a gagné le plébéien. La physiologie du plébéien a changé, il n'est plus dans l'affirmation ; il passe maintenant par une série d'affects négatifs : « enragé », « révolté », « démoniaque », « mélancolique » (qu'il faut plus saisir comme des phases que comme des états). Ce sont les portraits successifs et remarquables de Rousseau, Julien Sorel, Heathcliff, l'amant de lady Chatterley qui le montrent. Ici c'est donc plutôt l'Agon et l'Ilinx qui articulent, enchaînent ces figures (selon la terminologie de Caillois¹¹). Ce qui caractérise ces nouveaux plébéiens, c'est à la fois qu'ils n'arrivent plus à se dominer affectivement et qu'ils ont l'impression d'être face à un mur, un avenir barré. Quelque chose se répète sans cesse, ils revivent sans cesse cette opposition immémoriale avec le maître qui est ressentie comme un point de non-retour. Le régime affectif prend quelques traits des affects spinozistes et nietzschéens.

D'un côté, ces plébéiens lunaires enchaînent des états affectifs en constante variabilité, qui les tirent du côté de l'animalité ou du côté des passions. Ils sont donc plus ou moins soumis à leur imagination (de premier genre). Ils sont donc aveugles sur eux-mêmes.

L'animal, c'est le loup-garou, état de celui qui s'arrache au social, qui est même comme l'être chassé, refusé par la société, comme le raconte Rousseau à son propos, chassé par des villageois¹², ou c'est la tarentule, comme dans *The servant* (Losey), qui nous plonge dans un milieu interlope. Laissons parler Alain Brossat : « dans la configuration exemplaire dessinée par *The servant*, le maître est tombé de son socle, il n'est plus que l'ombre de lui-même, comme évidé (...) Le maître est à bout de souffle, diaphane, mais le serviteur est devenu résolument patibulaire »¹³.

Le dément, c'est celui animé par la vengeance, qui préfère tout sacrifier, et qui est même capable de devenir en apparence un autre pour ensuite vampiriser ceux qui l'ont assigné à une espèce dominée : c'est le cas de Heathcliff, qualifié par Brossat d'ouragan, d'« œil du cyclone »¹⁴. « Si Heathcliff est humain, il ne peut l'être que sur le mode diminué : il est fou. Et s'il ne présente de l'humain que l'apparence, il est donc un spectre, une créature surnaturelle »¹⁵.

Le plébéien lunaire, lunatique, c'est aussi celui qui vit entre des mondes, entre la forêt et la ville, dans des espèces intermédiaires, des « hétérotopies » (le mot est de Brossat), comme par exemple le garde-chasse dans *L'amant de lady Chatterley*.

D'un autre côté, l'affect plébéien est mesuré à la conception affective de Nietzsche : les plébéiens ont une volonté de puissance qui ne s'ouvre pas au nouveau, à la réalisation d'un monde, et qui s'épuise dans la « répétition du même », comme les maîtres¹⁶. Cette affectivité (celle du « dernier homme ») est vraiment ce qui maintenant va guider le plébéien, au péril de

¹¹Caillois, *Les jeux et les hommes*.

¹²PE, p.29 (note 1) : « je fus prêché en chaire, nommé l'Antéchrist, et poursuivi dans la campagne comme un loup-garou ».

¹³PE, p.213.

¹⁴PE, p. 93.

¹⁵PE, p.140.

¹⁶PE, p. 187 : « L'éternel retour permet donc d'espérer infiniment – ça peut toujours “recommencer”, rien n'est jamais *fini*, on peut toujours repartir à zéro, escompter un nouveau lancer de dés – mais aussi bien on peut craindre de chaque “recommencement” pour autant qu'il expose celui qu'il saisit à de nouveaux frais, fait surgir de nouveaux périls"...cette forme du temps vécu s'oppose rigoureusement à celle qui s'incarne dans la vie comme dans les convictions de Sir Clifford [personnage des *Hauts de Hurlevent*]: d'un côté un temps immobile, voué rigoureusement au bégaïement du même, sans variation, - le seul temps qu'il puisse concevoir, celui des inflexibles – et, de l'autre, le temps homogène et vide d'une existence totalement enfermée et dés-exposée, placée hors d'atteinte de tout événement, de toute irrégularité ou irruption : une vie de routines (...) ».

sa vie et de ceux qui l'entourent. Cette affectivité est bien sûr tournée *contre* les maîtres. Mais pourquoi les plébéiens ne sont-ils plus les mêmes ?

Tout d'abord, parce que les maîtres eux-mêmes ont changé, ils ont perdu leur puissance, avec la chute de l'Ancien Régime : avec Julien Sorel, c'est la Restauration, où les aristocrates ont perdu leur prestige, et avec Heathcliff, c'est l'ère industrielle qui se développe et l'impuissance des vieux aristocrates ; avec *L'amant de lady Chatterley*, on est encore passé dans notre époque, quelques années nous séparent de la grande catastrophe de la Seconde Guerre Mondiale. Entre la fin de l'Ancien Régime et le nouvel ordre politique qui émerge, lié à la révolution industrielle, les choses ont bougé, quelque chose s'est comme *disjointé*. Les temps sont hors de leurs gonds. Il y a comme un flottement dans l'air. Quelque chose sonne faux. Les vieux aristocrates sentent qu'ils ne sont déjà plus de ce monde, celui-ci ne leur ressemble pas. Le plébéien sent aussi que le mépris des maîtres est plus fort, car la maîtrise est davantage nécessaire : il faut un certain rendement, il faut que l'homme soit comme le rouage d'une machine, toujours en marche, et peu importe, s'il y a des victimes, surtout il ne faut pas que ça s'arrête. Un voile de spectralité commence à envahir les consciences, une certaine retenue se marque dans les corps, un ressentiment commence à s'incruster dans les esprits. La lutte entre plébéiens et patriciens ouvre un réel fossé, une vraie *lutte des espèces* s'engage alors, qui ne peut aboutir qu'à la mort ou la défaite de l'un ou de l'autre « posture ». Plus personne n'est apte à assumer son rôle, l'affect est dérégulé. Il s'agit donc pour le plébéien de sortir des sentiers, de descendre dans la lande, de s'assombrir. Brossat propose donc d'élargir la considération du plébéien, d'une façon audacieuse : c'est maintenant celui qui cherche à *se desceller complètement* de ce monde, au risque de l'emporter.

De la sorte, le plébéien qui, tout aussi bien, n'a pas une situation sociale assignée (à la différence du domestique), *se sent lui-même* injustement déconsidéré : il n'agit plus pour l'humanité, mais pour lui-même, en tant qu'être blessé. Il peut agir par vindicte, mais sans pour autant vouloir avoir le point de vue du maître. Ce qui est inacceptable pour lui, c'est d'être réduit à la condition d'un domestique (cas de Rousseau, Julien Sorel, Heathcliff), et en même temps il refuse d'être un maître, il est dans un entre-deux, qui est un malaise perpétuel. Le plébéien a donc choix au final entre : fuir les mondanités et errer, ce sera un animal, un loup garou dans la lande, celui qui à l'occasion sera pourchassé par le peuple (Rousseau) ; ou rester à l'écart, en vivant comme un ermite (car du garde-chasse dans *L'amant de Lady Chatterley*) dans des hétérotopies ; ou affronter le maître et le renverser. La lutte des espèces conduit ainsi à être en-deçà de l'humanité (un animal errant) ou au-delà (une sorte de démon, de monstre, de vampire, de spectre, qui vient pour terrasser le maître). Le mode de l'affrontement n'est plus un jeu mais un combat à mort (ou une chasse à l'homme). C'est tout le système qui est mis en question. Le combat peut être parfois très violent, comme dans le cas de Pierre Rivière.

On le voit que le plébéien lunaire est un personnage où la brillance a perdu de son intensité, pour porter aux grands éclats affectifs.

AURORE ET CREPUSCULES

Les physiologies plébéiennes ont donc deux niveaux et s'articulent selon une certaine « verticalité topographique » : les solaires, les lunaires. Le coup de force de l'analyse de Brossat, c'est bien sûr de ne pas en rester là. Après avoir posé ces nouvelles catégories, qui tranchent avec une logique typologique (sociologie) ou idéologique (classes), il fait l'hypothèse qu'elles « annoncent les grandes catastrophes de notre modernité ». Elles permettent en effet de penser autrement les déterminations politiques que sont les démocraties contemporaines, où les niveaux d'intensités du plébéien sont maintenant *au plus bas*. C'est avec ses deux derniers livres

Peut-on parler avec l'ennemi ? et Abécédaire Foucault, parus en 2014, que Brossat décrit un parcours plus historique du plébéien, plus complexe, en lien avec le biopolitique (XXe siècle). Tout va maintenant se dégrader.

Aurore

Le plébéien de première catégorie, le solaire, loin d'être cantonné à cette période de l'Ancien-Régime, et au niveau de la « comédie », semble basculer au XXe siècle dans une attitude complètement inverse de son ascendant : il ne s'agit plus de discourir à l'égal du maître, mais d'affecter avec les nouveaux maîtres un certain silence. Le plébéien solaire, désormais, c'est celui qui va éviter toute forme d'échange. S'il est toujours porteur paradoxalement du visage de l'humain, il refuse d'être dans un rapport d'entente, de cordialité, avec celui qui a adopté une attitude idéologique qui rompt avec la séparation radicale des hommes en sur-hommes et sous-hommes. En ce sens, le plébéien solaire n'a plus le même rayonnement, on peut dire qu'il s'assombrit, il devient un plébéien « auroral » qui choisit de prendre une position radicale au péril de sa vie et des représailles.

Dans le *Silence de la mer* de Vercors, que commente remarquablement Brossat dans son livre, le personnage du vieil homme¹⁷ a engagé une lutte de silence sans merci avec un officier nazi, qui ne comprend pas cette attitude (cette stratégie), au point qu'il en devient très affecté. Cet officier, qui a réquisitionné la propriété de son hôte, est pourtant prévenant et met un point d'honneur à respecter les règles de bienséance, et de faire que son ennemi se sente « chez lui ». A l'inverse du vieil homme, sa fille a du mal à comprendre son père, elle ne comprend pas son attitude vis-à-vis de celui qui les considère avec respect.

La résistance du plébéien n'est plus faite pour plus de justice, qui en l'état est impossible (ou improbable) - car c'est la guerre -, mais faite pour sauver ce qui reste d'humain en nous. On ne peut décidément plus frayer avec l'ennemi, qui a adopté une idéologie « immonde », qui, bien qu'il ne l'invoque pas dans ses manières, son discours, est inscrite sur son uniforme. Le vieil homme a compris que la Seconde Guerre était d'une autre sorte que la première Grande Guerre (14-18) ou que la guerre de Sedan (1870). Ce n'est plus seulement une guerre pour défendre un camp, le plébéien auroral ne fonctionne plus seulement comme un patriote, par son refus de parler, il engage l'humanité tout entière dans la voie de son salut. Il faut savoir refuser l'ordre politique (notamment Vichy) qui implique la bienséance et l'ordre du maître qui a revêtu le visage de la Sirène pour mieux amadouer. Le silence de la mer, c'est une manière d'opposer une barrière liquide, un élément fondamental, de la nature à celui qui porte les habits de la civilisation avec un cœur de barbare¹⁸.

Cette figure plébéienne du solaire, dans sa version dégradée, tient toute sa force, de l'intérieur, et il réussit à atteindre le nouveau maître des lieux, moins par son parole-vrai (*parrhèsia*) que par son refus, donc au prix d'une mutilation de cette part d'humanité qu'il porte en lui. Il ne s'agit plus d'être l'égal du maître, mais de sauver l'idée même d'égalité. On comprend, dès lors, que si de tels plébéiens veulent s'émanciper, il leur faut aussi rompre avec les stratégies, les jeux qu'ils affectaient jusqu'à présent, ils leur faut rester à l'aurore de leur puissance.

¹⁷Peut-être une autre solution est possible : le vieil homme serait moins un plébéien résistant qu'un patricien avec les sales manières d'un plébéien. On peut dire ici que le livre de Brossat ne permet pas de trancher..

¹⁸*Mutatis Mutandis*, on pense au *Village des Damnés* (1960, Wolf Rilla), où le héros (joué par George Sanders) va opposer une barrière mentale à un nouveau patriarcat (extraterrestre) qui considère l'humanité faible parce qu'elle a des passions au lieu d'avoir un strict usage de sa raison.

Crépuscules

Alain Brossat insiste beaucoup dans *Peut-on parler avec l'ennemi ?* sur le fait qu'apparaît un nouveau régime de contamination, « un nouveau déterminant dans les relations d'hostilité »¹⁹ dans l'expérience du XX e siècle. C'est une façon de dire que la lutte des espèces a non seulement touché les populations, parfois très durement, lors de bombardements, d'attaques atomiques, les mettant dans une situation où elles subissent les pouvoirs, mais qu'elles vont aussi parfois subir une violence plus insidieuse, stigmatisante, de la part de ceux qui, après la guerre, vont répéter les manières des ennemis (leurs nouvelles élites). Double choc donc : une violence physique et une violence « effective »²⁰.

Voyons la violence physique.

Avec ce nouveau *topos* qui s'élabore à partir de la seconde Guerre Mondiale : l'ennemi, c'est celui qu'il faut abattre car il est une menace pour une population. Cette nouvelle « espèce d'espace politique » n'est plus un champ de bataille entre belligérants qui vont s'affronter derrière des tranchées, mais une vraie guerre où les ennemis sont éloignés, ne se voient plus. Cette biopolitique, ancrée sur ce que Foucault a appelé un *discours des races*, passe par la mise en place d'une politique de bombardement à outrance : le combat aérien doit remplacer la confrontation des soldats au sol. Entre belligérants, il n'y a plus de rapport d'humanité, car on se bat à distance. Les gens qui subissent ces éclats de bombardements se retrouvent dans le ressentiment, mais dans l'impuissance. Ils sont dépossédés de leurs biens, de leurs vies, de leurs habitudes d'antan. Ils sont aussi parfois marqués très profondément selon un mal qui ne se fera voir surtout qu'à long terme, comme ceux touchés par la bombe atomique.

Au lendemain de la guerre, après que les Etats-Unis eussent bombardées Hiroshima et Nagasaki, Alain Brossat nous explique que les élites agissent en ne se souciant pas des victimes ni du côté des autorités vaincus, ni du côté de l'ennemi d'hier (USA) : « à aucun moment, donc, les ennemis d'hier n'ont l'occasion d'entrer en communication, à propos du désastre échoué, dans le monde d'après-guerre et ce en dépit de la proximité entre militaires états-uniens et survivants que créent les conditions de l'occupation du Japon jusqu'en 1952 »²¹.

Plus loin, il rajoute : « plus généralement, jamais, ni lors de l'occupation du Japon ni après, l'utilisation de l'arme atomique par les vainqueurs n'a fait l'objet d'un débat de qualification de cette action entre représentants légitimes de la puissance victorieuse et de la puissance vaincue »²².

Les irradiés sont vus comme des lépreux, ils n'ont pas d'aide du gouvernement, ils n'éprouvent pas le besoin d'affirmer leurs souffrances. Ils sont des âmes errantes, des spectres, ou « dibbouks »²³. Une nouvelle plèbe se constitue.

Brossat invoque une explication métaphorique. L'élite vaincue est elle-même comme « possédée » par « les manières », les « mauvaises pratiques » des anciens ennemis (Américains). Cette persistance des conduites crée une sorte de sentiment de soumission chez les plébéiens, qui sont maintenant les stigmatisés du pouvoir. Ils sont laissés hors champ, la presse n'en parle pas et se concentre sur des affaires plus vitales qui ne rappellent pas la défaite subie en 1945.

Ce n'est ainsi plus une violence directe qui s'exprime ici (celle des maîtres d'hier sur les populations), c'est une violence « effective ». C'est ici un geste du pouvoir de contamination qui

¹⁹PPE, p.26 ; p.46 ; p.65.

²⁰PPE, p.68.

²¹PPE, p.63.

²²PPE, p.64.

²³PPE, p.69.

a rendu les vaincus des « zombies »²⁴. Brossat parle clairement de « contamination vampirique »²⁵. Cette affaire de possession peut aussi avoir un retentissement dans d'autres aspects de la vie japonaise plus récents : la catastrophe de Fukushima.

Brossat le dit sans équivoque : « *si on examine cette affaire sous l'angle du nucléaire, on voit bien comment le sujet possédé devient le « jouet » entre les mains de son maître, au point de devenir l'adorateur de ce qui a été l'arme de sa soumission par la terreur* ».²⁶

Dans un précédent livre, Brossat avait rédigé un court essai sur la condition de subalternité : *Les serviteurs sont fatigués (les maîtres aussi)*, où il dessinait les traits de cette nouvelle plèbe qui peut aussi exister chez les vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale : cette plèbe, c'est le « quelconque ».

Le brouillard, ce n'est plus ici une métaphore qui renvoie aux affres de la bombe atomique, c'est aussi cette frange de la population qui passe d'un état social défini à une *indétermination*. Ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Ce sont les rejetés, les exclus de la société. Les pauvres, les sans-papiers. On rejoint la définition minimale du plébéen donnée au début de notre texte. Le plébéen peut toucher désormais n'importe qui, il n'a plus la verve du premier plébéen (le solaire), il n'a plus cette capacité de suivre jusqu'au bout ces stratégies pour abolir le sort (l'auroral), *il est épuisé*. Il en a marre, et il se laisse soumettre toujours davantage.

Les plébéens sont des milliers aujourd'hui. Ils errent au coin des rues. Ils sont comme au crépuscule de leurs vies : sans énergie. Par rapport aux Lunaires, le ressentiment est toujours là, mais il n'y a plus de réelle puissance d'agir. Les plébéens tournent à l'aveugle, marchent au radar. La plèbe est désormais comme la plaie ouverte des souffrances du monde, des bidonvilles africains aux camps palestiniens ou aux *sweatshops* de Chine. Ils ne sont pas pourtant ni une masse, ou une quelconque substance politique.

Tout à chacun peut être à chaque instant frappé injustement par les pouvoirs, financier ou étatique : la plèbe sans nom maintenant est *le stigmaté* de cet acharnement du pouvoir moderne. Mais pour ces gens, il y a toujours, un dessus et un dessous, un côté et un autre côté (une rive droite ou gauche), la plèbe anonyme semble toujours « voir » les barrières que lui impose le patricien, mais elle ne sait plus agir, elle ne sait que subir. C'est parfois pour oublier : d'où le choix de s'enfermer dans les jeux de hasard (cf. le film *Slumdog millionnaire*) ou dans la simulation (comme l'américain Snowden qui a trompé son pays). Le plébéen ne jouera que très rarement le combat – (cf. notre Dame des Landes) ou le vertige (suicide de chômeurs). On retrouve ici les catégories de Caillois (*mimicry, aléa*). Le plébéen, plus ou moins doué, plus ou moins affirmatif, choisira une de ces postures, mais il n'arrivera pas forcément à libérer du jeu, à trouver une labilité dans l'échange, la confrontation.

La modernité est désormais marquée par un ensemble de discours démocratiques qui ont effacé les *spectres* révolutionnaires et l'ancien-monde. C'est le temps de la réconciliation des hommes qui semble être le nouvel idéal (qu'on pense aux rencontres régulières au sommet, aux idylliques des politiques, à leurs embrassades, aux serrages de mains). La démocratie scande enfin l'union de tous et de chacun. Le mot d'ordre n'est plus : « chacun a sa place », mais ce qui importe, c'est que tout le monde est devenu substituable, du plus haut au plus bas, car jetable – les singularités s'effacent. La modernité tient à ce discours d'égalisation permanente²⁷. Les places maintenant sont devenues interchangeable, le flottement est devenu fluctuation. A cet égard, « *le cinéma contemporain est la plaque sensible de la colère sourde du plébéen qui, parfois se rumine en interminable vindicte, en revanche prise sur le patricien, et, dans d'autres*

²⁴PPE, p.67.

²⁵PPE, p.68.

²⁶PPE, p.69.

²⁷PE, p.99.

occurrences, plus fréquentes, se mue en fureur et rage explosives, dévastatrices, autodestructrices »²⁸.

Dans ce nouveau pavage politique, le plébéien n'a toujours pas sa place. On peut même dire que les choses ont empiré pour lui, il lui semble qu'il n'y a même plus de place *possible*. Le Grand capital, comme dit Daniel Guérin, a définitivement mis au tapis le régime étatique : celui-ci est maintenant le double du premier, avec une apparence technocratique, et ce discours de l'égalité à tous prix. C'est pourquoi le pouvoir est dans l'éternelle redite de l'égalité. Il faut que tous ait les mêmes droits, y compris les animaux, les morts. Il faut que tout soit équivalent. L'égalité, c'est l'équivalence, c'est une forme de réduction à l'identique, c'est donc enlever, mutiler les singularités. Le plébéien fait tache, il ne veut pas entrer dans ce jeu de l'égalisation, mais de l'égalité. Le pavage démocratique ne fait plus que reproduire à l'infini les mêmes motifs. L'égalisation a fait de nous des *clones* et du plébéien un *ovni*.

Le plébéien va hésiter à ressortir la hache de guerre, à pointer les faux semblants, car ce que l'Etat démocratique affirme avec autant de conviction (l'égalisation) n'est qu'un leurre dans lequel le plébéien est pris du fait de la médiatisation : le capital a trouvé une manière bien plus pernicieuse d'exploiter l'homme, en jouant sur les sirènes (information, médias), il nous fait même croire que « l'égalité » est un droit qu'on va nous donner, que pour cela il faut se normaliser. Le plébéien refuse de jouer le maître mais de plus en plus se laisse happer par les « tentacules des pouvoirs », et c'est là ce qui en fait un être devenu soudainement sans intérêt pour le pouvoir, un être à qui on refuse la lumière : un éclipsé.

TEMPS ZERO ET FULGURANCES

Alain Brossat offre donc une nouvelle manière de diagnostiquer notre « présent », il ne s'agit plus simplement de considérer le régime simple des affectivités dans une opposition (comme le font les altermondialistes, qui restent encore classiques²⁹) , il s'agit d'incriminer le durcissement des patriciens qui ont su imposer leurs (sales) manières aux plébéiens, lesquels sont maintenant dans un « temps zéro » - telles des ombres errantes qui ne reçoivent plus de considération de la part des « vivants » (de ceux qui s'alimentent à pleines dents au jus de la démocratie) .

Le présent gelé

Les plébéiens (si l'on met de côté les descendants des solaires), on vient de le voir, sont maintenant les « jouets » des pouvoirs, mais cette emprise cristallise le plébéien dans des postures et un *certain rapport* au temps.

Les deux aspects en fait sont liés. Le statut du plébéien marquerait finalement l'état de celui qui cherche à se défaire du maître mais *reste prisonnier de la dialectique historique*. Le plébéien anonyme est de plus en plus incapable de combattre, de s'opposer. Le ressentiment se transforme en résignation, et la résignation, c'est l'aveu d'une sorte de destin. On ne peut rien y

²⁸PE, p.212.

²⁹ Les altermondialistes usent de catégories classiques pour penser l'affect en s'appuyant notamment sur Spinoza (Négri lui reprend notamment la notion de "multitude" pour en faire un concept, Macherey marxise *l'Éthique*, en coupant la dimension trop religieuse du TTP). Ils restent également dans une configuration spatiale toute classique : celle de l'affrontement, de l'opposition (qui appelle la négation et son Hegel ou son Marx). Ils n'interrogent donc pas la topographie, voire la topologie où s'exercent ces "affects" ou "scintillements" qui sont repensés ici avec la catégorie du plébéien. Il faut ouvrir la subjectivité à autre chose, penser un "affect" dans un "champ". Ce point est commun à Alain Brossat (toute sa conception du plébéien en est la plus pure démonstration) et Philippe Roy (Cf. *Trouer la membrane*, 2011). Brossat est un penseur de l'éclat et Roy est un penseur de la résonance (qui relève d'un enchantement du virtuel).

faire, ou pire ; on ne voit pas pourquoi s'opposer : le plébéien désorienté, sans horizon se soumet à la logique qu'on lui impose. Il ne semble pas y avoir de place pour le multiple.

Mais en même temps, il semble que l'horizon indépassable pour les plébéiens ne soit plus rien, ils ont rompu avec le marxisme, avec ses idées, ils sont sans moyen, pauvres, sans travail, ils sont à la rue, dans les bidonvilles. Dès lors, ils tournent en rond, comme des rats dans un laboratoire. Il ne faut pas s'étonner alors que ce soit la logique de l'auto-victimisation qui l'emporte. Le plébéien ne peut plus avoir une posture sans vouloir se faire reconnaître comme victime par les pouvoirs qui cherchent en tant qu'ils sont aussi de plus en plus contaminés par les « actes » de leurs prédécesseurs, dans la même attitude.

Alain Brossat considère pourtant qu'il faut rompre avec cette image de pensée : celle d'un présent gelé. C'est d'abord en concevant que la lutte ne doit plus passer par le « champ de bataille », qui est configuré comme un territoire avec deux partis en présence (d'où l'image de la scène, du stade, qu'impose sans cesse la démocratie). Pour échapper aux formes de capture du pouvoir, qui s'abattent directement et nous rendent captifs : il faut créer des gestes qui nous *arrachent* aux dispositifs. Certes cette confrontation, à l'extérieur du pays, n'est pas utilisée, car la défense se fait par des outils informatiques et mécaniques comme les drones, mais le pouvoir à l'intérieur de son territoire requiert la confrontation de sa police avec les fauteurs de trouble : elle sait qu'il y aura toujours moyen de l'endiguer pour qu'elle ne dégénère pas.

D'où l'émergence de nouveaux gestes de résistance, que propose Brossat, pour enrayer cette logique d'affrontement : comme le *geste de défection*. De quoi s'agit-il ? Pour Brossat, il faut abandonner la position qui consiste à s'affronter, sur le terrain même de l'affrontement, qui revient à se tenir le plus loin possible des bords. Il faut au contraire procéder par biais, déjouer les attentes. C'est une logique qui n'est pas loin de rappeler les tactiques d'un Sun Tze. Cela s'apparente à une stratégie animale, davantage tournée vers la nature que vers la société : la communauté du silence des plébéiens auroraux, en serait un bon exemple. Il faut que le patricien se fatigue, en paroles, en apparitions télévisées. Pour bien réussir, il faudrait que plus personne ne l'écoute, n'écoute son chant de Sirène.

Ce sera refuser par exemple de suivre les logiques ordinaires qu'on nous sert médiatiquement, refuser de se plier aux chocs des images (autre forme de confrontation). On ne les saisit que dans le cadre d'un écran, et le journaliste en fixe la vérité, alors qu'il s'agit soi-même de découper l'événement. Ce qui implique d'en reconsidérer la nature. Le journaliste s'en tient, comme il dit si bien lui-même, « aux faits » qui n'ont d'intérêt pour lui que par le choc qu'ils peuvent provoquer, et dont il attend un effet dans l'audimat (il veut une résonance). La plèbe anonyme (dans nos sociétés aseptisées), tout en sachant qu'il y a toujours une lutte des espèces, s'est laissée vampiriser par une société qui se fige, qui veut faire tout s'équivaloir. Le temps zéro étant, au final, le moyen d'égaliser l'individu avec les autres individus, un moyen de défaire l'individu de ses singularités, et aussi un moyen d'emporter le plébéien dans cette grande égalisation (ou équivalence pour parler comme G. Châtelet). C'est précisément ce que l'on peut nommer « automutilation » de la plèbe. Comment sortir de cette automutilation ? Comment la plèbe peut-elle retrouver un Dehors ?

Temps zéro³⁰

Alain Brossat interroge donc le moyen de nous défaire de cette logique du *temps zéro*. C'est-à-dire qu'il interroge la manière dont on doit penser le présent, ou comment on doit saisir l'événement. Si les événements du présent ne sont pas réductibles à un « ici » et « maintenant », c'est que le présent pour lui est gros du passé et aussi de l'avenir. En ce sens, Brossat rompt avec les conceptions dix-neuviémistes des philosophes qui pensent que le présent va se répéter

³⁰Le terme est d'Italo Clavino.

infiniment, même si au final il y a une certaine espérance en jeu (l'on ne peut certes pas changer d'horizon, mais nous finirons peut-être par retourner cette répétition contre elle-même).

En effet, les révolutionnaires et philosophes du XIXe siècle, comme Blanqui et Nietzsche, ont choisi de considérer qu'un certain présent (mettons l'instant t°) va de toute façon revenir (répétition du même). La vraie question c'est donc la manière de sortir de cette répétition. Ils ont une conception du présent à l'image de l'éternité, des cieux, ou de la loi d'airain de l'univers.

Le monde ne va faire que se répéter à l'image du ciel étoilé au-dessus de nos têtes. Blanqui considère qu'il n'y a pas de progrès possible, on ne va pas vers un mieux³¹. C'est toujours les mêmes configurations, les mêmes combinaisons que nous retrouverons entre les êtres terrestres (quel que soit le point de vue biologique, etc.) : ce que nous promet l'avenir, c'est la répétition des mêmes sosies affrontant partout les mêmes situations. L'équilibre d'airain (sur terre) tient pour Blanqui au visage du capitalisme qui aurait la même régularité que les dispositions des étoiles. Il conçoit une infinité de mondes coexistant, répétant à l'infini les mêmes choses. Il exclut donc la venue d'un homme nouveau, mais il n'exclut pas toute espérance. Seul un clinamen pourrait peut-être porter le plus courageux des insurrectionnels à renverser le pouvoir immuable.

A l'inverse, Nietzsche, marqué par la thermodynamique de Boltzmann et par l'éternel retour (indien), conçoit que le règne du « dernier homme »³² est venu, sous les traits de l'idéal socialiste. Le philosophe envisage donc que la répétition ne doit pas être conçue seulement pour une fois, mais valable pour toutes les autres fois. Mais au cours de cette répétition fera jour un dédoublement. Il faut parier qu'à chaque coup de dés, dans ce passage successif d'un monde à sa répétition, quelque choc pourra se produire et modifier, inverser le cours des valeurs, du monde, et permettre une transvaluation des valeurs, ou un choc régénérateur.

Est exclue aussi, soit dit en passant, la conception (de Bojowald)³³ qui consisterait en ce que l'univers ait une répétition pulsée : dans cette voie où l'univers serait le fruit d'une contraction d'un univers précédent, il y aurait ainsi une suite de bonds et rebonds, le présent, dans cette configuration se répéterait aussi mais d'une manière plus dynamique.

Brossat nous semble choisir, bien qu'il ne le dise nulle part explicitement, une autre voie, qui articule dans son sillage aussi bien les conceptions temporelles de G. Deleuze que celles de W. Benjamin. C'est la voie de la différence perpétuelle.

Qu'on pense à l'expérience que Brossat évoque dans *Abécédaire Foucault*, à la lettre H³⁴ : petit, il avait l'habitude de visiter le cimetière de Meudon (ce que Foucault fit aussi), un lieu qu'on peut qualifier d'hétérotopique, en ce qu'il n'est semblable à aucun cimetière : les corps y sont placés d'une manière qui fait se connecter virtuellement les temps. C'est un lieu qui fait se rejoindre des époques différentes, des combats différents. C'est un lieu inclassable, un lieu qui tient virtuellement dans un présent, celui de la visite, d'autres temps. C'est là quelque chose qui rappelle la conception de l'aura de Benjamin : « *Qu'est-ce au fond que l'aura ? Un singulier entrelacs d'espace et de temps : unique apparition d'un lointain, aussi proche soit-il. Reposant par un jour d'été, à midi, suivre une chaîne de montagnes à l'horizon, ou une branche qui jette son ombre sur le spectateur, jusqu'à ce que l'instant ou l'heure ait part à leur apparition c'est respirer l'aura de ces montagnes, de cette branche* »³⁵. Les dispositifs de reproduction de l'image sur lesquels se basent les dispositifs de pouvoir essentiellement mènent « l'aura » à sa

³¹Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres*.

³²Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*.

³³Martin Bojowald, *L'univers en rebond*.

³⁴AB, p.119-120.

³⁵Walter Benjamin, *Petite histoire de la photographie*.

perte. Il y a cependant moyen de se reconnecter à ce « lointain », de retrouver des « gestes » (le terme est de Benjamin) qui nous rendent capables de nous émanciper, et c'est notamment chez Kafka, dans la littérature, la manière de narrer, certains objets, que Benjamin y parviendra pour son propre compte.

Qu'on pense encore à ce que Brossat dit de la littérature dans le *Plébéien enragé*. Le geste de Brossat est celui d'un *désajointement*, il veut faire sauter les cases du temps, briser la flèche du temps, car la littérature a une « *capacité de voyance par éclats, une faculté prophétique, une puissance projective vers l'avant, pour ainsi dire sans limite* »³⁶. C'est dire ici que la littérature a un peu la même fonction que le cristal de temps deleuzien, à ceci près que l'on aurait toujours une dilatation quasi infinie de pouvoir saisir des traits ou fulgurations dans la boule de cristal. Pour peu qu'on l'inspecte, la regarde, entre en elle, nous voyons non ce qui se répète ou l'éternité du destin, mais ce qui saute par-dessus les temps : une « aura ».

Le propre du devenir-plébéien c'est sa capacité à dilater les temps et les espaces. Dilater le temps et les espaces, c'est être capable de voir ce qui se « déforme », ce qui ne colle pas aux formes instituées socialement (hétérotopies), c'est aussi avoir ses propres machines de temps à habiter (cinéma/littérature), mais il y en a de toutes sortes (c'est à chacun à inventer les siennes). Le pouvoir ne peut enlever « l'inception » profonde qui est en nous, ces gestes qui germent et qui viennent envahir l'espace social. Créer, c'est déchirer le temps vide et homogène, chronologique, pour l'habiter d'autres choses, une hétérochronie. Le grand explorateur qu'est Alain Brossat nous a simplement appris à remonter et descendre le temps, déchirer « notre présent », en nous laissant voir les fulgurances qu'il a su attraper. Il a su glisser dans les gestes de ceux qui avant lui, selon une lignée éclatantes (les amitiés stellaires, disait Nietzsche), ont su le mettre sur la queue des comètes, au diapason des trajectoires lumineuses des étoiles filantes, au cœur des quasars intergalactiques.

Dans cette dilatation des temps, il est possible de voir d'autres mondes, d'autres présents simultanées, mais différents tous de chacun, comme une sorte de miroir qui se divise à l'infini, un cristal de temps de soi-même, où il serait possible de jouer autrement, d'avoir enfin une émancipation.

Virtualités

Mais si maintenant le plébéien considère non plus les événements, mais la manière qu'il a de se penser lui-même et d'agir, il pourra modifier sa conception du temps et de l'espace, retrouver une sorte de lueur, ou la voie des lucioles (Pasolini). C'est parce que lui-même n'est pas un individu, un atome façonné par la société seulement, qu'il y a une nature, une nature qui certes en surface s'exprimera affectivement, par des affects, mais qui au fond de lui est davantage, un *brouillard*, un champ de virtualité. Ce « devenir hétérotopique », c'est exactement ce que le plébéien *est* : le verbe être n'a d'ailleurs plus grand sens pour le définir, car il fige les positions du plébéien dans une substance, avec un fondement, alors que c'est plutôt un *champ quantique* qui l'anime (plutôt que le chant des sirènes).

Si on se déplace du niveau cosmologique au niveau des devenirs, les physiciens parlent d'ailleurs de « principe de superposition ». Selon ce principe, nous sommes pris dans des états superposés, mais puisque nous ne percevons qu'un état seul (l'état présent), il nous semble être le seul, alors qu'il y a d'autres états, virtuellement là, qui sont des espaces de répétitions de notre monde, avec des variations infimes. Tout se passe ainsi qu'avec le fameux Chat de Schrödinger : je ne sais si ce chat est mort *ou* vivant, lui qui est enfermé dans une boîte (comme Blanqui enfermé dans sa prison, comme Brossat sidéré dans son cimetière) ; et comme le dit Thibault Damour « *nous ne le voyons pas. Un poison violent peut être diffusé dans cette boîte, par un*

³⁶ PE, p.136.

*phénomène aléatoire d'origine purement quantique (par exemple un phénomène radioactif individuel), et tuer le chat. Celui-ci, après un temps égal à la demi-vie radioactive, sera à la fois vivant et mort »*³⁷. Ce qui compte ici c'est moins que Brossat tire une partie de sa pensée des sciences, que celles-ci ne l'éclairent. Ce qui importe, c'est de comprendre comment le plébéien est plus ou moins capable de garder un lien avec son devenir, autrement dit est plus ou moins capable de se desceller d'un présent qui tend à le figer. Les gestes des plébéiens s'inscrivent dans une sorte de *continuum espace-temps*³⁸, ils sont pris dans une sorte de temps pulsé, de temps-battement, étiré. Et c'est l'ouverture du devenir de chacun à cette dimension cosmologique qui donne toute sa mesure à la question de l'émancipation. L'espoir de ne pas être écrasé par les forces patriciennes, c'est de se rendre apte à saisir ces forces d'un autre temps, c'est-à-dire se rendre voyageur. On comprend donc pourquoi Brossat se sentait lui-même un mort-vivant, dans son cimetière (hétérotopie), il n'était alors parmi les morts *ni vivant ni mort*.

C'est aussi ce rapport qu'il retrouve dans le cinéma³⁹. Brossat est de cette trempe d'hommes qui voient plus loin avec le cinéma qu'un spectateur pressé qui ne cherche que le divertissement. Le rapport que Brossat propose du plébéien est nourri par ce rapport au septième art, où notre sentiment d'exister est lié aux surimpressions cinématographiques. On y retrouve l'indétermination et le spectral. Le film n'est pas une succession d'éléments pris dans une continuité de sens qui serait à retrouver (c'est la voie herméneutique) et qui donnerait le « côté face » d'un coup de dés, c'est la surimpression de toutes les images du film articulées ensemble, en nous, et qui, revues mille fois, donnera peut-être à voir un jour un « côté pile ». Voir un film par surimpressions, c'est comme être capable de voir toutes ses scènes *à la fois*, comme des fulgurances, comme si les images n'étaient plus que jeu complexe de couleurs, de grains, de flux, et qu'on atteignait alors à ses forces profondes, ce cristal, ce « temps qui ne passe pas » (Deleuze). Cette vision par le cinéma, c'est l'éclat des images, c'est le lustre des temps qui se dilatent, des imaginations rieuses qui se libèrent du poids des infamies. C'est tout ce qui nous renvoie au plébéien dans tout ce qu'il a de *spectral*.

C'est cette capacité à voir quasi-cinématographiquement le plébéien qui rend la pensée d'Alain Brossat si éclatante.

³⁷Jean-Claude Carrière et Thibault Damour, *Entretiens sur la multitude des mondes*, p.101.

³⁸Le terme est d'Einstein qui est autant l'inventeur de la relativité (restreinte comme générale) que de la notion de "quanta".

³⁹Notons que la littérature subit un descellement par un discours critique politique. Cf. *Le Serviteur et son maître* (introduction).